

- plus tard, un futur pour l'homme et s'il y a bien promesse ou simple horizon d'attente, ils doivent concerner un futur sur terre et non au ciel. Dans ce sens, deux pistes peuvent être explorées. D'une part, il y a choc des temporalités, car la mémoire est représentation du passé, mais elle peut l'être du futur, et ces deux représentations agissent sur le présent. D'autre part, la mémoire du futur est construite dans le passé et nourrit le présent à partir du moment où les lois de l'histoire donnent les clés pour une représentation d'un avenir dans le présent. En outre, on peut également voir la mémoire du futur comme celle qui sera à l'œuvre dans le futur, la mémoire conjuguée au futur.

## LE PRÉSENT DE LA NARRATION CHANGE TOUT

Comme le rapporte le neuropsychiatre Boris Cyrulnik en ouverture d'un livre-dialogue que nous avons écrit sur la mémoire, des expériences d'imagerie cérébrale ont montré que dans le cerveau les zones de la mémoire sont les mêmes que celles dédiées à l'anticipation. «Que fait l'historien avec cela?» concluait-il en substance. D'évidence la confrontation entre neurosciences et sciences sociales devait apporter beaucoup pour appréhender le choc des temporalités.

D'autres croisements disciplinaires illustrent le sujet. Tel est le cas pour deux études menées sous la direction du linguiste et historien Damon Mayaffre, en 2014 et 2018, à partir de témoignages de survivants des camps d'extermination publiés par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. La discipline mobilisée ici est la textométrie (analyse statistique de discours). La première étude a mis en évidence des ensembles de mots structurant le récit. Le programme Iramuteq, analyse factorielle des correspondances à l'appui, a fait ressortir l'opposition entre deux grands registres de vocabulaire, celui de l'expérience singulière (la vie au camp, le corps...) et celui de l'analyse réélaborée (généralités sur le camp, sur la guerre...). Un dernier ensemble pouvait intriguer, celui du vocabulaire de la parentèle (père, mère, frères, sœurs, enfants...), qui se trouvait du même côté que le vocabulaire réélaboré.

La deuxième étude allait fournir une clé chronologique qui illustre l'emboîtement entre passé, présent et futur. Au sortir de la guerre, le vocabulaire de l'expérience sensible, celui qui arme une description très clinique de la déportation et de la vie au camp, est surreprésenté, au sens où un calcul de probabilité montre qu'il est bien plus utilisé que ne le voudrait une distribution moyenne.

À l'inverse, le vocabulaire qui relève plus de l'analyse générale, de la mise en perspective

historique, de l'inscription dans les enjeux politiques du présent (contre le négationnisme et l'extrême-droite par exemple) est surreprésenté dans les années 2000 correspondant au troisième ensemble de livres étudié, écrits le plus à distance de l'événement raconté. L'ensemble de la parentèle s'y trouve également surreprésenté. Ce n'est pas qu'il n'y avait ni père, ni mère, ni cousins concernés par la déportation, mais la question de la transmission occupe le cœur du discours quelque soixante années plus tard.

Quand le témoin parle, il le fait pour ses enfants et souvent ses petits-enfants. Il le fait généralement pour les autres enfants auxquels il souhaite transmettre son expérience et, au-delà, les conclusions qu'il tire sur la société, sur la Seconde Guerre mondiale, sur les dangers d'hier et d'aujourd'hui. Et il le fait avec, comme horizon d'attente, un horizon d'urgence: la mort.

Pour transmettre à ses enfants et aux autres, il est conduit à parler, plus qu'avant, de ses parents, de ses frères et sœurs ou cousins et cousines. Ainsi la représentation qu'on se fait de ce qu'on aura transmis aux générations suivantes (autrement dit une des formes de la mémoire du futur), changera en fonction du présent de l'écriture, entre passé et horizon d'attente du moment.

Moduler ce qui sera la mémoire du passé dans le futur – ce que nous voulons transmettre – en revisitant les événements du passé, tel est aussi le propos de la série à succès de France Télévision *Un village français*, portant égale-

**Dans le cerveau, les zones de la mémoire sont les mêmes que celles dédiées à l'anticipation**

ment sur la Seconde Guerre mondiale. Achevant en 2018 sa sixième saison, la série vise à retracer l'histoire de la France en guerre à l'échelle d'une sous-préfecture située non loin de la ligne de démarcation. La démarche de ses concepteurs, les producteurs Frédéric



Le communisme (ici le centenaire de la Révolution d'octobre, à Moscou, en novembre 2017) a été une utopie du XIX<sup>e</sup> siècle et est entré dans l'action au XX<sup>e</sup> siècle. Sa promesse d'une société idéale en a fait une mémoire du futur pour beaucoup.

Krivine et Emmanuel Daucé, est revendiquée: ils souhaitent faire passer à l'écran une vision actualisée de la France des années noires, inspirée des avancées de la recherche historique. Ils s'appuyèrent pour cela sur les travaux de l'historien Jean-Pierre Azéma.

En privilégiant les zones grises, en donnant la parole à des personnages ordinaires qui évoluent avec le temps, il s'agit bien de rendre compte de l'ambivalence du temps et des comportements. Le nouveau récit a pour vocation de s'inscrire comme référence dans la mémoire collective des Français et pour espoir de la modifier.

## RETOUR VERS LE PASSÉ

La reconstruction du passé peut aussi se faire dans une volonté de contrôle. On sait combien Orwell a marqué son époque. Au cœur de 1984, il y a bien l'idée qu'il est impératif, dans une perspective totalitaire, de contrôler le passé pour mieux imposer sa mainmise sur le présent. De la sorte, un avenir autre que celui ici programmé est prohibé. C'est autour de cette appropriation que se joue significativement la résistance.

Il est de multiples exemples, dans le monde réel autant que dans la littérature, de cette volonté de contrôler le passé. Prenons pour illustration la démocratie athénienne. En 403 avant notre ère, les démocrates athéniens en

ont fini avec la dictature oligarchique dite des Trente. Mais, comme l'a montré l'anthropologue et historienne Nicole Loraux, la sortie de la dictature passa par une forme de compromis autour de la prestation d'un serment d'amnistie: refuser d'oublier était désormais puni par la mort.

Avec l'oubli institutionnalisé du passé, afin de ne pas, disait-on, réveiller le spectre de la guerre civile, le peuple se liait les mains en s'interdisant d'exercer le cœur de sa souveraineté, à savoir l'administration de la justice par un procès. La mémoire du futur de la démocratie se trouvait amputée par la réécriture du passé.

Un autre exemple est la France de Vichy, ce régime autoritaire né de l'effondrement de la France en 1940. Le jeu est évident pour les Allemands: des autorités françaises seront bien mieux écoutées que l'Occupant pour permettre à ce dernier de mettre en œuvre ses deux priorités d'alors, à savoir la sécurité des troupes d'occupation et le pillage du pays occupé le plus riche d'Europe. Dans cette perspective, le maréchal Philippe Pétain à la tête de l'État est une aubaine. Pour les Français qui, certes sonnés, n'en sont pas moins très majoritairement opposés à l'occupation et à l'occupant, la présence à leur tête du vainqueur de Verdun est une forme de garantie.

Le mécanisme est exactement inverse à celui de la Grèce antique: on ne décrète pas

> d'oublier le passé, on le convoque. Mais, dans les deux cas, le passé est mobilisé pour occulter la réalité du présent et pour construire un autre futur, celui souhaité par les nouveaux gouvernants. Dans le cas de Pétain, il s'agit de légitimer *de facto* le double choix inscrit dans l'armistice, celui de la Révolution nationale (projet autoritaire de rassemblement et d'exclusion) et celui de la collaboration avec l'occupant.

## PLACE À L'IMAGINAIRE SOCIAL

Les constructions imaginaires de et dans la société agissent résolument dans le présent et y jouent même un rôle crucial au point que l'on peut parler d'imaginaires sociaux. Le philosophe Cornelius Castoriadis en fit le point nodal de sa pensée, dans les années 1970. Une dizaine d'années plus tard, l'historien Bronislaw Baczko explorait les mêmes pistes dans *Les Imaginaires sociaux*.

Ce n'est pas un hasard si ces deux auteurs innervèrent la pensée antitotalitaire, qui sonna bientôt le glas des modèles dits nomologiques, c'est-à-dire selon lesquels l'histoire est régie par des lois. Pour autant, ces imaginaires sociaux ne réfèrent pas uniquement au totalitarisme; ils peuvent être également moteurs et souvent conditions de possibilité d'une action de libération; c'est même sous cet angle que, dans la majorité des cas, ces imaginaires étaient perçus avant Cornelius Castoriadis et Bronislaw Baczko.

Pierre Popovic, de l'université de Montréal, a mis le doigt sur ce qui s'y joue: «L'imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent; autrement dit: il est ce que ses membres appellent la réalité». On regrettera que la formule fonctionne pour la seule immédiateté, mais elle montre un point essentiel, à savoir que l'événement représenté prend statut d'événement, car c'est cette représentation qui agit dans le présent et dans le futur.

Pour reprendre ce que nous disions en introduction, il n'y a mémoire du futur que si ce futur, construit dans un passé donné, reste actif comme moteur de comportement et d'action. Tel peut être le cas de l'utopie.

Partons de celle de Thomas More. Le tournant est d'importance car, en ce xvi<sup>e</sup> siècle de l'auteur d'*Utopia*, la promesse est passée du ciel à la terre. Dans et par un tableau extrêmement précis d'une société idéale, celle de l'île d'Utopia justement, il instruit un procès, en négatif, de la réalité sociale dans laquelle il vit.

Sa vision (comme cadre) devient mémoire du futur à partir du moment où, dans sa lignée, les constructions utopiques s'inscriront comme horizon d'attente.

Le communisme nous en offre un exemple. Lénine et la Révolution d'octobre donnent corps à une utopie qui s'inscrit comme résolument engagée dans le présent de l'action et de la prise de pouvoir, la perfection attendue de l'utopie permettant de légitimer la violence du présent.

Pour le mouvement communiste international qui, dès lors, se déploie dans le monde entier, l'Union Soviétique devient, pour plusieurs décennies, le pays de l'utopie réalisée. La dimension téléologique (porté vers une finalité) du communisme, parce que fondée sur une promesse construite dans le passé, est bien une mémoire du futur. Avec la crise du communisme, la mémoire d'une utopie a laissé place à ce que François Furet a appelé le passé d'une illusion.

Depuis lors, le cas du djihadisme nous a montré que l'effondrement progressif puis soudain du communisme soviétique n'a pas signé la mort des utopies comme promesses agissantes. L'islamisme n'est pas qu'une promesse pour chacun au-delà de la mort, elle est un objectif politique au point que le sacrifice, rendu acceptable par la promesse de l'au-delà, est un instrument de ce combat sur terre. Tout est mobilisé, y compris le Djihad, pour construire sur terre une cité utopique fondée sur la charia, ensemble de normes censées émaner de la volonté divine.

## QUEL AVENIR POUR NOTRE MÉMOIRE?

Mais, dans la formule «la mémoire du futur», la conjonction «du» est ambivalente et nous ne l'avons envisagée jusque-là qu'inscrite dans un présent donné. Le «du» peut signifier aussi «dans». Que sera donc notre mémoire dans l'avenir? Sur quelles sources se fondera-t-elle? Comment se rappellera-t-on des événements d'aujourd'hui? Il est évident que les révolutions technologiques, sociales et économiques en cours posent depuis déjà quelque temps la question du futur de notre mémoire avec une particulière acuité.

Bernard Stiegler (*voir l'avant-propos page 10*) et Jean-Gabriel Ganascia (*voir Les fausses promesses du numérique, par J.-G. Ganascia, page 86*) convergent pour nous alerter sur les réflexions qui accompagnent ce que nous vivons, associant *big data* et algorithmes, avec les vastes mutations engendrées par l'intelligence artificielle.

Dans une critique frontale de Chris Anderson, selon qui les données amassées en grandes quantités parlent d'elles-mêmes et peuvent prédire l'avenir depuis le passé sans hypothèse ni même

# LE CAS DU DJIHADISME MONTRE QUE L'EFFONDREMENT DU COMMUNISME SOVIÉTIQUE N'A PAS SIGNÉ LA MORT DES UTOPIES